CLASSIQUES
GARNIER

BIERCE (Vincent), « Introduction », *Le Sentiment religieux dans La Comédie humaine. Foi, ironie et ironisation*, p. 27-28

DOI : 10.15122/isbn.978-2-406-09254-4.p.0027

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2019. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Au cours du XIX^e^ siècle, la religion encadre de moins en moins la vie sociale, et son emprise sur l'existence collective est remise en question. Le religieux ne disparaît pas, mais il change de statut : le siècle est le théâtre de flux et de reflux du sentiment religieux, avec des moments de renouveaux spirituels. Comme l'affirme Sophie Guermès, le XIX^e^ siècle est

> [...] d'abord celui dans lequel a résonné, du début (Jean-Paul Richter, trois ans avant 1800) à la fin (Nietzsche), l'annonce de la « mort de Dieu », socle de la plupart des systèmes constitutifs de la « modernité » ; en conséquence – le besoin religieux survivant au Dieu révélé –, il a connu l'envahissement de religions substitutives, la plupart relevant de ce que dans les années 1920 Carl Schmitt a désigné par le terme de « sécularisation[1] ».

Si le terme de *déchristianisation* est au centre des débats entre historiens, il est certain que la crise révolutionnaire a « accumulé les ruines dans la catholicité entière[2] ». La vie religieuse ne peut reprendre son cours, à partir de l'Empire, que dans des conditions très différentes du passé. Nombre de penseurs ont alors voulu œuvrer à un renouvellement de la religion pour la rendre apte à reprendre une place qu'ils estimaient lui revenir dans la vie sociale ou intellectuelle, en particulier dans les mouvances contre-révolutionnaire et romantique. Comme l'explique Jérôme Grondeux, certains insistent sur la dimension relationnelle du phénomène religieux, d'autres sur la dimension normative ou cognitive : « pour les premiers, la religion est avant tout ce qui nous met en rapport avec Dieu ; pour les seconds, elle est avant tout la source de normes incontestables ; pour les derniers, elle fournit une connaissance plus complète que celle dont nous disposons par ailleurs[3] ». Il convient alors d'entendre le mot *religion* au sens le plus large, en ne le limitant pas aux religions instituées, mais, comme l'exprime Gérard Cholvy, « en tentant d'aborder le domaine très vaste de la religion naturelle ou de la religiosité populaire[4] ».

---

1 S. Guermès, « Avant-Propos » du IV^e^ congrès de la SERD « Les religions du XIX^e^ siècle », actes édités par S. Guermès et B. Marchal.
2 A. Latreille (éd.), *Histoire du catholicisme en France*, Paris, Spes, 1962, p. 221.
3 J. Grondeux, *La religion des intellectuels français*, Toulouse, Privat, 2002, p. 5.
4 G. Cholvy, Y.-M. Hilaire (éd.), *Histoire religieuse de la France*, Toulouse, Privat, 2000, p. 9.

© 2019. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Il s'agira donc d'abord dans cette première partie de proposer quelques rappels historiques sur la situation religieuse en France dans le premier XIX^e^ siècle : quelle place l'Église avait-elle dans la société d'alors ? Quelles étaient les expressions de la foi populaire ? Et qu'entendait-on par *sentiment religieux* ? Après nous être intéressés au cadre institutionnel, nous nous pencherons sur les phénomènes de « déchristianisation » et de « réveil religieux », puis sur les expressions populaires du sentiment religieux. Il s'agira également d'étudier les rapports qu'a pu entretenir Balzac avec la religion à un moment où la société est confrontée à une crise spirituelle et où la foi est généralement pensée comme un sentiment religieux. Nous pourrons alors nous intéresser aux réflexions balzaciennes sur la spiritualité et formuler une première définition du sentiment religieux balzacien.

© 2019. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.